

Textes sélectionnés

Mon cahier

9 décembre 1936

Comme la biche soupire après les sources...

Ardents désirs de vie éternelle..., ardents désirs de voler vers la vraie vie..., ardents désirs de l'âme qui, retenue au corps, gémit, car elle veut voir Dieu.

Grande est la souffrance de vivre, quand dans la vie il ne reste que la joie de mourir..., la joie de la mort..., l'espérance d'achever, pour commencer... Il est dur de vivre, mais tout est adouci par l'espérance que tout s'achève.

D'ardents désirs de vie éternelle volent dans le Chœur de l'église quand les ténèbres de la nuit enveloppent encore le Monastère.

Quatre heures et demie sonnent à une horloge... Le froid pénètre très profondément, très profondément. Le corps frissonne légèrement parfois..., qu'importe..., l'heure de midi arrivera, et avec elle le soleil, et il y aura chaleur et lumière, et l'allégresse de sa splendeur se communiquera à ce corps d'homme qui maintenant grelotte dans le Chœur de l'église.

L'âme aussi a froid... Là-bas dans l'un de ses recoins flamboie une lueur, une petite étincelle bien faible d'amour de Dieu. L'âme la voit et s'efforce de vivifier cette flamme qui brille si faible dans l'obscurité complète. L'âme souffre d'ardents désirs d'aimer Dieu, d'ardents désirs d'être avec le Christ... Il est inutile de prendre son vol avec des chaînes, et c'est une froide chaîne que la vie pour l'âme.

Ardents désirs de mourir, désirs de liberté et d'amour de Dieu. Sur terre il fait froid... C'est le froid de la vie mortelle, c'est le froid du pèlerin sans maison ni foyer, « sur une terre sèche, altérée, sans eau ».

L'âme aspire à se voir promptement libérée de la chair qui l'emprisonne et la tourmente..., tout est lutte dans le silence de l'église, l'esprit qui veut voler, et la chair qui se traîne. L'âme qui pleure de ne pas encore voir Dieu, et des yeux qui se ferment à cause du sommeil et de la veille.

Seigneur, Seigneur..., murmurent les lèvres..., comme « la biche soupire après les sources », comme le faon assoiffé hume l'air cherchant de quoi étancher sa soif, ainsi mon âme soupire de soif de vie.. Vie éternelle, vie qui est espace et lumière, vie où une petite étincelle que je porte en moi se dilatera, s'enflammera, et à la vue de ton visage donnera plus de lumière que le soleil.

Seigneur, Seigneur, comme la biche soupire après les sources, ainsi fait mon âme.

Au-delà du Monastère, le soleil lutte avec les derniers restes de la nuit... Tout arrive et tout passe, les frimas et les neiges passeront, les jours et les années passeront, cette nuit passera et arrivera le jour. Tout consiste à savoir attendre, et à la fin, là-bas, quand s'achèvera la vie, notre âme éteindra sa soif dans l'unique source qui est Dieu.

Grande est la miséricorde divine, quand elle met une âme dans cet état où tout contribue à élever le cœur bien au-dessus de tout le créé et de tout ce qui est terrestre. Quand l'âme peine de ne pas voir Dieu, en quoi le monde peut-il l'intéresser ? Quand l'esprit s'abîme dans la considération d'une éternité, avec quel intérêt peut-elle regarder le temps restreint et limité de sa vie ? Quand le cœur soupire après la patrie du ciel et son union avec l'Éternel, avec quelle indifférence ne regardera-t-il pas cette vallée de larmes qui est pour peu de temps un lieu d'exil ?

En ces moments-là, tout se rapetisse et disparaît ...On oublie le monde, si méprisable et si petit, on oublie les hommes si occupés à leurs affaires, à leurs luttes et à leurs misères... L'âme souffre d'être encore sur terre, et, comme il est naturel, elle ne conçoit pas d'attachement à autre chose que le ciel ou Dieu. Elle s'étonne d'avoir parfois été à la recherche d'une position en ce lieu de passage si provisoire et tellement dénué d'importance. Elle est surprise qu'il y ait des hommes qui aiment Dieu, et cependant discutent et se soucient de l'endroit qu'ils occupent ou doivent occuper en ce monde.

Comme tout est petit pour celui qui sent le vertige de l'amour de Dieu ! Combien petit semble le monde entier avec tous les siècles à celui qui attend avec impatience toute une éternité ! Comme ils sont mesquins les désirs des hommes qui s'affairent pour obtenir quelque chose de terrestre !

Qu'importe la santé ? Qu'importe ce lieu ou cet autre, être aimé ou méprisé, dans la pauvreté ou la richesse ? ... Tout ceci n'est rien pour l'âme qui vit vraiment davantage du désir du ciel que de réalités terrestres...

Comme on comprend bien ces vers de sainte Thérèse qui disent :

« Je vis sans vivre en moi
et j'attends une si haute vie,
que je meurs de ne pas mourir. »

Combien grands devaient être les désirs de Thérèse de Jésus qu'ils la faisaient mourir !

Pauvre de moi, malheureux trappiste, qui souffre aussi d'une petite étincelle du grand brasier du cœur de Thérèse !... Dans ma petitesse aussi, j'ai ce désir ardent de vie éternelle, ce « ne pas vivre en moi » et ce « mourir de ne pas mourir ».

Qu'elle est grande la miséricorde de Dieu qui met l'âme dans de telles affres... On en vient à ne pas sentir le froid, ni le sommeil, l'esprit s'abîme dans l'immensité de Dieu, dans son Amour infini. L'âme s'extasie seulement de penser à ce monde surnaturel qui nous attend à la fin de la vie, où il n'y a ni douleur ni larmes, où notre seule occupation sera de jouir de Dieu sans jamais pouvoir l'offenser.

Ardents désirs du Christ !! Comment ne pas en avoir ? Comment est-il possible d'aimer cette vie, qui est ce qui nous sépare de Dieu ? On croira sans doute qu'il est plus propre aux anges qu'aux hommes de soupire en gémissant après la vie éternelle. C'est une erreur. Plus on est homme et plus on sent humainement, plus grande est l'angoisse qui fait pleurer sur la vie et désirer la mort.

La biche altérée..., est l'animal traqué par les chasseurs... Sa soif lui vient de sa course continuelle par les monts, les rochers escarpés et les pâturages. Elle recherche avec passion la source cachée où elle sait qu'elle trouvera le repos pour sa fatigue, et l'eau qui tempèrera ses ardeurs, la biche altérée est une biche qui fuit.

De la même façon, l'âme qui recherche les sources de Dieu est une âme qui souffre, l'homme qui soupire après la vie immortelle est un homme traqué lui aussi, comme la biche, par des dangers mortels, des chasseurs le guettent, des misères l'affligent, des passions le troublent.

L'âme qui désire le ciel est une âme qui voit ses faiblesses. L'homme qui recherche la source du Christ, c'est qu'il est assoiffé, et la soif est le propre des hommes et non des anges.

Le Seigneur sait bien que lorsque je me sens plus faible, lorsque plus forte est la lutte avec la matière qui entraîne vers le bas, lorsque mon cœur se voit retenu par tant de choses, et que mon âme souffre d'une douleur plus humaine que divine, c'est alors qu'à genoux devant le Tabernacle, et dans le silence de la nuit, je gémiss et pleure comme la biche assoiffée.

C'est alors que je vois qu'on ne trouve son repos que dans le Christ. Nous remarquons alors que l'amour que nous avons pour lui est faible et sans vigueur..., c'est la petite étincelle qui éclaire à peine. Nous voyons notre néant et notre petitesse, nous voyons de l'égoïsme. Et nous voyons que c'est le monde avec ses chasseurs, ses pièges et ses astuces qui, en nous traquant, nous pousse à rechercher avidement ce qui n'est ni mensonge ni duperie, ce qui est amour vrai et bonheur parfait, la seule chose qui puisse éteindre notre soif..., le Christ.

Alors, quand l'âme aperçoit de loin le lieu de son repos, quand dans la pleine obscurité de tout, elle comprend que là-haut dans le ciel, la minuscule flamme de son amour pour Dieu se changera en puissant luminaire. Alors, quand l'âme voit comme tout est petit et comme Dieu est grand... Quand elle se rend compte que ce qu'elle a, c'est une soif..., une soif d'amour divin, une peine de vivre encore..., des désirs de vie éternelle ; alors, et pas avant, la souffrance cesse et la peine est savoureuse, et tout disparaît : le monde et l'homme, les ténèbres et le soleil..., tout le créé, tout ce qui existe se réduit à une âme qui regarde son Dieu. Parfois elle rit et d'autres fois elle pleure, mais toujours en ruminant la même chanson... Seigneur, Seigneur, comme la biche soupire après les sources...

Posée et grave, l'horloge de l'église sonne. Le froid du petit matin pénètre très profondément, très profondément. Peu importe, c'est le froid passager d'un moment, d'une vie, et une vie est un instant dans l'éternité, un instant qui mérite à peine notre attention.

Lettre envoyée de Villasandino (Burgos) à sa tante, Duchesse de Maqueda

8 mai 1937

Ave Maria.

Très chère sœur,

En réalité, je ne sais par où commencer cette lettre que tu attends avec une telle impatience. J'ai reçu les deux lettres que tu m'as envoyées. La deuxième est arrivée hier. Je voulais te répondre dimanche, mais, sachant que tu es pressée de la recevoir, je me dispose aujourd'hui samedi à te faire plaisir, avec l'aide de Marie.

Tout d'abord, je te dirai que le motif de cette missive n'est pas de te procurer une consolation à toi, ni à moi. En fait, je ne prétends qu'une chose, c'est de donner la plus grande gloire à Dieu en t'envoyant à travers mes mots maladroits des piqures de courage pour continuer, de la douceur et de la paix pour espérer, et une très grande sérénité aussi bien pour souffrir que pour jouir.

Que de choses tu me demandes auxquelles je ne puis répondre par écrit ! Que de choses également me viennent à l'esprit que je ne sais t'expliquer !

Tu me demandes de te parler de moi... à quoi bon ? Ni toi ni personne ne doit s'occuper de ce pauvre homme qui cherche à cacher aux yeux des créatures ce qu'est sa croix, son unique trésor. Et, en revanche, il souhaite répandre parmi les âmes qui l'entourent beaucoup de paix et beaucoup de douceur, et la grande lumière que le Seigneur, dans sa bonté, daigne lui envoyer...

Crois-moi, je suis tout à fait heureux. Je ne désire rien pour moi. Dieu me donne tout ce dont j'ai besoin..., et bien davantage... Il a versé à mains pleines dans mon pauvre cœur plus qu'il n'en peut contenir, et quand une âme se voit comblée..., comment penserait-elle à la souffrance ? Comment pourrait-elle avoir l'audace de regarder ses propres souffrances quand elle a au fond d'elle-même la Croix ensanglantée de Jésus ?... Comment pourrais-je être assez égoïste pour pleurer sur mes peines insignifiantes, alors que j'ai d'une façon évidente l'amitié de Jésus qui est mort pour moi sur le gibet ?

Ah !, petite sœur ! Si nous aimions vraiment Dieu, comme tout nous serait indifférent... Notre vie serait non seulement un renoncement au monde et à ses créatures, mais notre détachement serait tel que notre propre « moi » nous gênerait. Car tout ce que nous sommes n'est qu'égoïsme, misères, faiblesses, péchés, et tout cela nous empêche de voir la bonté et la majesté de Dieu. Tout cela nous gêne pour arriver à comprendre son amour infini.

Ah !, si nous aimions vraiment Dieu, comme nous serions différents. Avec quelle générosité nous apprendrions à renoncer, avec quelle paix nous vivrions notre vie en ce monde. Comme il nous serait indifférent de souffrir et d'être dans la peine. Les larmes ne

nous rendraient pas amers, et nous n'attendrions pas de consolations de la part des créatures.

Vois, très chère petite sœur, je ne sais rien te dire d'autre de moi-même, et ne crois pas que ce soit peu... Quelqu'un m'a dit que la suprême règle de ma vie était « renie-toi toi-même, charge-toi de ta croix et suis-moi⁹⁰⁴ ».

Dans le « renie-toi » se trouve le travail d'une âme qui veut seulement vivre cachée, qui ne veut rien pour elle-même, qui ne soupire qu'après les divines amours, et qui comprend que Dieu ne lui demande pas seulement de renoncer au monde. Il veut encore un renoncement plus difficile, c'est le renoncement à soi-même, le renoncement à quelque chose que nous portons en nous ; je ne sais te l'expliquer, c'est quelque chose qui gêne vraiment. Peut-être me comprendras-tu quand tu te mettras auprès du Tabernacle, que tu regarderas Jésus, que tu contempleras ses plaies, que tu pleureras à ses pieds et que tu verras que devant l'immense charité du Christ, **tu** disparaîtras⁹⁰⁵. Tes larmes disparaîtront, **ton** âme tout entière s'anéantira, elle deviendra comme une petite poussière de sable dans l'immensité de la mer...

C'est alors que l'on n'a plus ni souffrance ni jouissance, tout est Dieu... Il remplit tout, et tu n'auras pas de désirs. Et quand on te demandera : qu'est-ce qui t'arrive ?... As-tu des épreuves ? Pourquoi pleures-tu ? Que veux-tu ? Alors peut-être souriras-tu en disant : Qui, moi ? Jésus béni ! Je ne suis rien, je ne veux rien, ne t'informe pas de moi... je ne sais pas..., parle-moi de Dieu.

Alors tu verras que Dieu remplit tout..., tu verras que rien de ce qui te concerne ne t'intéresse. Tu verras que ton seul désir est de faire participer les autres de cette tendresse que Jésus met dans ton cœur. Tu comprendras ta petitesse et tu y renonceras. Tes goûts ne compteront pour rien, pas plus que tes consolations, tes désirs, tes opinions... Dieu seul, rien que Dieu. Un amour pour Dieu qui remplira ta vie, et ta vie sera renoncement, sacrifice, prière et silence... Je crois que c'est ce que l'amour de Dieu nous demande.

Ne t'inquiète pas pour moi, je suis tout à fait heureux..., bien que je ne me sois pas arrêté longtemps à le vérifier, crois-moi.

Je ne demande rien, mais, cependant, j'accepte. Et me voyant, malgré tout, comme un pauvre homme rempli de misères, je ne sais comment remercier Dieu d'avoir mis sur ma route des âmes comme la tienne qui désirent m'être utiles à quelque chose, comme tu dis... Bénie soit la Très Sainte Vierge. Tout ce que Dieu nous envoie passe par ses mains. Elle sait bien, et de façon certaine, que tu es utile... Qu'elle te récompense pour une telle charité, et, crois-moi, même la plus petite prière que tu dis pour ton frère..., ne se perd pas... Tu le verras un jour.

Que Dieu est bon, n'est-ce pas ?

Je vois tout ce que ton petit cœur éprouve pour moi. Parfois j'en ai honte..., et d'autres fois, Dieu seul sait. Il est si doux de s'aimer dans le Cœur de Jésus, dans ce Cœur où nous avons tous notre place, et qui est, cependant, si méconnu.

Quel dommage que les hommes soient si aveugles... Ils ne savent pas toute la douceur que renferme la pratique de la charité du Christ, n'est-ce pas, petite sœur ? Toi, tu le sais bien...

Cela donne tellement de courage de se voir aidé, compris... Comme elle nous rapproche de Dieu l'âme qui, dépassant tout ce qui est terrestre, nous dit : que cherches-tu dans le monde ? Ne vois-tu pas que tout n'est rien... Continue..., continue à aimer Jésus. Monte par ce sentier qui est sacrifice et renoncement, mais regarde avec des yeux sereins que c'est de l'amour de Dieu, que c'est la seule chose qui comble l'âme malade de soif du Christ.

Tes larmes, la Vierge les recueille du haut du ciel, tes consolations te viennent de Dieu... Continue, ne regarde pas sur le côté et ne t'arrête pas... Quelle grande consolation !, n'est-ce pas, petite sœur ? Si les hommes savaient ce que c'est ! Mais ils ne le savent pas, quel dommage !

Comme l'âme s'élargit en contemplant la beauté des âmes sœurs... Quel grand désir nous avons de nous voir réunis au ciel où nous aimerons pleinement, inondés de la douceur du Nazaréen, qui nous a dit : « Aimez-vous les uns les autres », et cela, là-haut, nous le verrons éternellement réalisé.... Cela ne te réjouit pas d'y penser ? Moi oui.

Quel bonheur, ma sœur..., nous devons être meilleurs une bonne fois pour toutes. Il faut se dépêcher, la vie est très courte. Je le disais l'autre jour à Frère Tescelino, qu'on vient d'envoyer dans un hôpital près d'Oviedo. C'est pour cette raison qu'il est venu dormir à la maison l'autre jour. Si tu savais comme il est bon... et comme nous sommes amis.

Nous avons dormi tous les deux dans la même chambre, et nous sommes restés à parler ..., à parler de Dieu..., jusqu'au petit matin. Quelle sainte âme ..., si tu voyais combien il aime Dieu et Marie. C'est quelque chose de très beau.

Nous en sommes sortis réconfortés, à quoi bon le dire, et nous avons fini la conversation, comme toujours, en pleurant... Je ne sais pas pourquoi ; mais c'est que Dieu est si bon, si tu savais.

Il m'a promis de m'écrire et de m'envoyer son adresse pour que je lui parle de la Vierge, car il dit qu'avec lui j'ai le devoir de le faire. C'est ainsi que nous nous aidons, nous trappistes, quand nous sommes en dehors du Monastère.

Enfin, je te raconterais bien des choses, mais je vais répondre à tes questions.

Dans le voyage de retour, je me suis arrêté à La Trappe, mais très peu de temps, parce que nous avons déjeuné à Valladolid. Nous avons attendu l'ouverture des magasins, car nous avions quelques achats à faire.

Au Monastère, l'obligation de loger mille italiens crée une pagaille sans nom : besoins de la guerre.

J'ai seulement pu voir le Père Maître un instant et j'ai assisté à Vêpres.

Nous avons souvent reçu des nouvelles de Fernando. Le groupe de Leopoldo n'a pas encore été appelé. Il attend bien tranquillement, car il ne sait rien concrètement.

Le jardin est magnifique, je pense beaucoup à toi, car maintenant il fait un temps splendide et nous sommes toute la journée dehors, chacun à son occupation et dans une paix enviable.

Je passe la matinée entièrement seul et occupé aux Saintes Écritures où je trouve à chaque fois la mine inépuisable de la parole de Dieu.

La Messe est à sept heures et demie, et à huit heures ce sont les Fleurs de Marie. Nous y allons tous en famille... La Vierge est très bonne. J'ai consacré le mois de la Vierge à trois personnes : à mon frère Fernando, à mon frère Tescelino..., et à ma sœur María... Tu verras que cela ira bien et qu'elle m'écouterà.

Nous dînons à neuf heures et vers dix heures et demie nous sommes tous au lit.

Je n'irai pas à Burgos, car je n'ai rien à y faire.

J'ai transmis ta commission à doña Vicenta ce matin après la Messe, car, comme d'habitude, nous sommes les derniers à sortir, comme tu sais.

Enfin, nous avons déjà beaucoup de fleurs et beaucoup d'eau, et Eutiquio, le jardinier, est enchanté du tuyau d'arrosage que lui a acheté mon père. Avec le moteur il a beaucoup de force.

Comme tu vois, je te donne de nombreux détails de Villasandino... Qui aurait pu penser que tu te souviendrais un jour de ce village ? Ce sont des choses de Dieu. Ici tu as passé quelques mauvais moments, mais il y en a eu aussi de bons. Et comme j'ai toujours en tête ton « Ah ! Rafa, Rafa », je vois que tu es une pauvre petite... Que Dieu te bénisse.

Nous sommes en train de terminer la cabane des canards et elle est très jolie. Nous finissons aussi le banc au-dessus du puits et un petit lac pour poissons.

Enfin, mes parents et mes frères et sœur sont contents de cette vie si simple... et moi aussi, car je vois qu'ici on vit dans la vérité, que tout est entre les mains de Dieu.

Tu ne sais pas combien je remercie Rosa pour son l'image... Aime-la beaucoup, elle est très bonne, et dis-lui beaucoup de choses de ma part. J'ai regretté de ne pas la voir à Toro l'autre jour. C'est une des personnes que j'aime le plus à Toro.

Je me réjouis grandement que tu aies un confesseur. Tu verras que Dieu t'aidera à tout instant. Raconte-moi tout. Ne vois pas en lui un homme, mais l'envoyé de Dieu pour t'illuminer. Crois en sa parole, et surtout, sois très obéissante en tout ce qu'il te dira, sans juger, mais seulement en y voyant la volonté de Dieu... Mets-toi en toute humilité sous sa direction, et tu verras que plus tu seras humble et obéissante, mieux cela ira pour toi...

Si tu voyais combien ce que tu me dis me réjouit... Épanche ton âme avec lui, car c'est pour cela que le Seigneur met les prêtres sur notre chemin. Raconte-lui tes épreuves, tes joies et tes amours... Parle de Dieu et de Marie... Ne crains pas et je ne t'en dis pas davantage, mais je te le répète : « Si tu es humble et obéissante avec ton confesseur, le Seigneur t'illuminera de telle façon qu'il ne te **dira** qu'il te convient et ce qu'il te faut. »

Tu verras qu'avec l'aide de Marie tout s'arrangera et que tu auras une grande paix au-dedans comme au-dehors.

Je vais te dire autre chose... peut-être trouveras-tu que je me mêle de ce qui ne me regarde pas..., mais dans les relations avec toute la famille, en cette vie que je m'imagine chez grand-mère, essaie de ne rien faire de spécial, je ne sais si tu me comprends.

L'indépendance, c'est très bien, mais la véritable indépendance, la véritable cellule monastique, nous la portons en nous. Essaie de ne blesser personne, et non seulement d'avoir de la patience, c'est le moins que tu puisses avoir, mais encore pratique une vertu qui soit agréable à Dieu. Elle consiste à rechercher celui qui est imparfait, à aimer celui qui te méprise peut-être et ne te comprend pas, à rendre douce et accessible à tous la douceur dont Dieu te comble, tu me comprends ?

Où que nous soyons, qui que nous soyons, il y a toujours quelque chose à faire, essaie de ne pas te renfermer... Cache Dieu présent en toi, cela oui. Aie des moments de silence et de prière, mais que personne ne le voie... Ne fais rien de spécial, non pour plaire au monde, comprends-moi, mais pour plaire à Dieu, en même temps que tu es utile aux créatures.

Tu n'as rien à me dire. Je te connais. Je sais ce que tu es, et comme tu es. Eh bien, chère sœur..., essaie de ne blesser personne, sois charitable dans les frictions avec les autres. Parfois un silence avec certains caractères fait plus de mal que les mots les mieux choisis.

Je veux être le plus clair possible avec toi... Un enfermement excessif peut sembler être du mépris, et ce n'est pas ce que Jésus nous a enseigné.

Jésus a recherché la compagnie des malades, des pauvres et, surtout, des pécheurs. Il ne s'est pas limité à la compagnie de son ami Lazare qu'il aimait tant, mais il recherchait les âmes qu'il allait racheter avec son sang. Ceci, tant dans les festins de noces que sur les places, en s'entourant de femmes pécheresses.

Il est si grand l'amour de Jésus pour les hommes! Comme nous avons à apprendre de lui !

Si je pouvais te parler, que de choses je te dirais... Il y a un si grand trésor dans l'amour du prochain. Enfin, je me tais. Je ne sais pas écrire. Mais, sœur chérie, ne perds pas ton temps en de vaines discussions avec les hommes et en frivolités passagères, mais aie une immense charité envers tous. Sache comprendre, ne juge pas, sois humble et simple, essaie d'adoucir tant de vies que tu as autour de toi.

Ne te renferme pas... et « renonce à toi-même ». Je crois qu'avec cela je t'ai tout dit, et peut-être me comprends-tu. De toutes façons, je ne suis rien. Ton confesseur te le dira..., et toi obéis, et ainsi tu ne te tromperas en rien.

Il me semble que tu n'auras pas à te plaindre de ma lettre. Avec celle-ci, il me semble que je réponds à deux des tiennes. De plus, ne t'impatiente pas, écris-moi quand tu voudras et ce que tu voudras. Je comprends tout ce qui te concerne, et je les mets aux pieds de la Vierge, tu le sais.

Je ne sais quand nous irons à Toro, je peux te dire que ce n'est pas pour maintenant, non, mais ce sera pour plus tard, je te le promets formellement.

Je ne te dis rien de ton image..., tu es très bonne et les délicatesses que tu me témoignes, le Seigneur t'en récompensera. Je ne sais faire autre chose que de remercier. Ce qui est certain, c'est que je n'ai dans ma vie que des raisons de devenir meilleur. Quand le serai-je vraiment ?

Prie beaucoup pour moi, car je me sens un peu égoïste en cela. La prière à la Vierge que tu me demandes, je te l'enverrai un autre jour, maintenant je vais la réciter pour toi, es-tu d'accord ?

Maman parle tous les jours de t'écrire, dis-le à grand-mère. En vérité, elle est incorrigible, qu'y faire ?

A-t-on découvert quelque chose de certain sur ton père et ton frère ? Dis-le moi.

Mais ne t'inquiète pas, je t'ai déjà dit que dans ce pauvre frère sans vœux ni couvent, tu trouveras tout ce qui te manquera désormais. Je termine avec cette feuille.

Je ne sais si j'ai réussi à t'envoyer dans ma lettre ce que je m'étais proposé. Mon intention est bonne et Dieu la voit...

Continue à aimer Dieu, continue à rechercher la protection de Marie. Reste bien tranquille sous son manteau, agenouillée à ses pieds et tu verras de quelle douceur et de quelle paix ton âme est inondée. Quand tu seras avec Marie, pense à ton frère Rafael, et ne crains pas de gaspiller ta vie quand ton cœur sera vraiment une braise ardente d'amour de Dieu et d'amour pour le prochain. Tu verras qu'il est même doux de vivre, si ta vie ce n'est pas toi qui la vis, mais si c'est Jésus en toi.

Et pendant ce temps, très chère petite sœur, silence, prière, renoncement et sacrifice, le sourire aux lèvres et la paix dans le cœur.... C'est cela l'amour, le reste ce sont des fleurs pas encore épanouies ou fanées que nous offrons à Dieu.

Tout pour Jésus, et tout pour toujours..., pour toujours. Te souviens-tu ? Sans soulagement, sans rien pour nous. Tout pour lui, comme il voudra, et... pour toujours.

Je ne t'en dis pas plus.

Embrasse très fort oncle Polín, grand-mère et tout le monde, spécialement Rosa⁹²⁰ ; et pour toi..., la Très Sainte Vierge te le dira, je ne sais. Je ne peux t'envoyer que l'immense affection de ton frère qui t'aime tant

Frère María Rafael

Dieu et mon âme

La plus grande consolation est de n'en avoir aucune

12 février 1938.

J'ai souvent pensé que la plus grande consolation est de n'en avoir aucune. J'y ai pensé et je l'ai éprouvé.

Si la consolation nous vient des créatures, revenir à la désolation devient dur et pénible. Et si la consolation nous vient de Dieu, comment est-il possible ensuite de vivre au sein d'une telle misère ! Comme la vie nous pèse ! Que la fréquentation des hommes est blessante ! Comme il est pénible de devoir s'occuper de ce misérable corps, de devoir le nourrir, de dormir et d'endurer mille faiblesses de la chair !

J'ai parfois ressenti dans mon cœur de petits battements d'amour de Dieu. De véhéments désirs de lui et le mépris du monde et de moi-même.

J'ai parfois ressenti l'immense consolation de me voir seul et abandonné dans les bras de Dieu. Solitude avec Dieu. Si on ne l'a pas éprouvé, on ne peut le savoir, et je ne sais l'expliquer. Mais je peux seulement dire que c'est une consolation que l'on n'éprouve que dans la souffrance. C'est dans la souffrance solitaire... avec Dieu, que se trouve la vraie joie.

C'est ne rien désirer d'autre que la souffrance. C'est un véhément désir de vivre et de mourir ignoré des hommes et du monde entier. C'est un grand désir de tout ce qui est la volonté de Dieu. C'est ne rien vouloir en dehors de lui. C'est vouloir et ne pas vouloir. Je ne sais, je ne sais pas m'expliquer. Dieu seul me comprend, mais, bien que je n'en connaisse pas la cause, j'en connais les effets.

Tout change peu à peu dans mon âme. Ce qui auparavant me faisait souffrir m'est maintenant indifférent. En revanche, je découvre dans mon cœur des replis qui étaient cachés, et qui maintenant sortent en pleine lumière.

Tout d'abord, ce qui auparavant m'humiliait, j'en ris maintenant pour ainsi dire. Ma situation d'Oblat dans le Monastère m'est indifférente. Parfois je regarde la cagoule avec une certaine envie, mais je me réjouirais si on me donnait la cape d'Oblat et si on m'enlevait celle de novice. Je vois que la dernière place est la meilleure de toutes. Je me réjouis de n'être rien ni personne. Je suis enchanté de ma maladie qui me donne des motifs de souffrances physiques et morales. Mais le plus général, c'est que cela m'est égal et n'a pour moi aucune importance, ni la cape, ni la cagoule, et je vois que le lieu n'importe guère.

Ma maladie..., qu'est-ce que cela peut me faire de manger seul ou en compagnie des frères, que ce soit des lentilles ou des pommes de terre? Que m'importe de souffrir de la faim ou de la soif, d'aller à droite ou à gauche ?

Tout m'est égal. Je ne veux qu'aimer Dieu et faire sa volonté. Qu'y a-t-il en dehors de cela ? Vanité..., vent..., désirs puérils de l'homme.

Auparavant, je souffrais de me voir seul. Solitude bénie, Seigneur, dans laquelle tu me mets. Je ne veux entendre aucune créature me parler. Que peuvent-elles me dire que tu ne m'enseignes du haut de ta Croix ?

Quand j'ai un doute ou une incertitude, quand une tentation me harcèle ou que je me laisse entraîner par une faiblesse, j'essaie de faire un acte d'humilité au pied de ta Croix. Et, baisant ton précieux sang qui s'écoule des plaies de tes pieds sur le bois, je te demande protection, aide et conseil; puis je fais ce que tu m'inspires à ce moment.

Solitude bénie où toi seul recueilles mes peines, où toi seul reçois mes larmes.

Pour toi seul sont mes élans de ferveurs, mes véhéments désirs de ton amour, mes souhaits de souffrir une petite partie de ta croix.

Je ne me plains plus de rien, Seigneur. Je veux seulement faire ta volonté, et je crois l'accomplir, Seigneur, dans l'humble obéissance.

Je prétends seulement vivre une vie toute simple, sans choses extraordinaires, avec un amour pour toi bien caché au regard des hommes.

Vivre ma vie de malade à la Trappe le sourire aux lèvres... Faire simplement ce qu'on m'ordonne. Obéir promptement, et cacher à tous le petit volcan de mon cœur qui fait que je voudrais mourir en étreignant la Croix de Jésus, et mes désirs de pénitence que je ne peux pas toujours réaliser...

Je voudrais dormir dans l'escalier. Je voudrais manger sous la table du P. Abbé.

Je voudrais pour tout vêtement un sac et une corde. Je voudrais, Seigneur, garder le silence pour toi toute la vie. Et je voudrais parfois faire le fou et aller en poussant des cris sous les cloîtres du Monastère, me traîner aux pieds de tous les religieux. Je ne sais, Seigneur, ce que je ferais si on me laissait faire..., peut-être rien du tout.

Ah ! Comment penser à de blanches cagoules quand je vois mon Jésus nu sur une Croix ? Comment penser à l'estime des hommes, quand je vois mon Jésus oublié par ses amis, méprisé et objet des crachats tandis qu'il monte vers le Calvaire ?

Comment penser à user de prudence quand on voit Jésus revêtu d'une cape et avec un sceptre de fou dans la main ? Seigneur, Seigneur, je voudrais être ce fou, et être comme tu l'as été la cible de rires et de moqueries...

Je voudrais, Seigneur, être ce fou... Je ne sais ce que je dis... Pauvre Oblat trappiste... Tu veux que sa vie glisse dans le silence et l'obscurité, dans la simplicité. Que ta volonté soit faite, Seigneur.

Mais ne tarde pas, Seigneur ! Considère que ton serviteur Rafael est pressé d'être avec toi, de voir Marie, ta Très Sainte Mère, de chanter tes louanges avec les saints et les anges. Ah ! Seigneur, quand pourrai-je cesser de manger, de dormir, et de fréquenter les hommes ?

Quelle belle profession je vais faire le jour de ma mort ! Vœux éternels d'amour, pour toujours..., toujours. Comment penser à la terre et aux hommes ? Tout est périssable, petit et inconsistant... Dieu seul... Tout l'extérieur est vain... Dieu seul... Le temps et l'homme passent... Dieu seul.

Dieu seul... Dieu seul... Dieu seul... Que telle soit ma vie. Et que Marie, ma bonne Mère, m'aide à cheminer dans cette vallée de misères. Ainsi soit-il.

Vivre près de ta Croix

13 février 1938

Jésus béni, comment t'exprimer, oh ! Seigneur ! la grande tendresse que mon âme ressent devant la douceur de ton amour ?

Qu'ai-je fait, mon Dieu, pour que tu me traites ainsi ? Tantôt mon âme est inondée d'une profonde amertume, tantôt elle est remplie d'une immense joie, quand je pense à toi et en ce que tu me promets à la fin de la journée. Qu'ai-je fait, Seigneur ? Aujourd'hui dans la sainte communion, j'ai senti la consolation de me voir près de toi, alors que tout semble m'abandonner. J'ai voulu, Seigneur, fixer dans ton Cœur ces mots que je dis tous les jours : « Ne permets, Seigneur, que je sois séparé de toi. »

Je suis entré au Chapitre en étreignant ta Croix... Au pied de ta Croix j'ai pris la nourriture dont a besoin ma faible nature. Au pied de ta Croix sanglante, je trouve la consolation d'écrire ces lignes... « Ne permets pas que je sois séparé de toi. »

Que je sois toujours, Seigneur, à l'ombre de ton dur madrier. Que je mette là à tes pieds ma cellule, mon lit. Que je trouve là, Seigneur, mes délices, mon repos dans la souffrance... Que j'arrose le sol du Calvaire de mes larmes... Là, au pied de la Croix, que se trouvent ma prière, mes examens de conscience. « Ne permets pas, Seigneur, que je sois séparé de toi. »

Quelle grande joie de pouvoir vivre au pied de la Croix. Là je trouve Marie, saint Jean et tous ceux qui t'aiment. Là il n'y a pas de douleur, car en voyant la tienne, Seigneur, qui oserait dire qu'il souffre ?

Là on oublie tout, il n'y a pas de désir de jouissance, et personne ne pense à ses épreuves... En voyant tes plaies, Seigneur, une seule pensée domine l'âme : de l'amour, oui, de l'amour pour essuyer ta sueur; de l'amour pour adoucir tes blessures; de l'amour pour soulager une si immense douleur.

Ne permets-pas, Seigneur, que je sois séparé de toi.

Laisse-moi vivre au pied de ta Croix sans penser à moi, sans avoir de volonté ni de désir, si ce n'est celui de regarder tout affolé le sang divin qui inonde la terre...

Laisse-moi pleurer, Seigneur, mais pleurer de voir le peu que je puis faire pour toi, toutes les offenses que je t'ai faites en étant loin de ta Croix... Laisse-moi pleurer l'oubli dans lequel te tiennent les hommes, même les bons.

Laisse-moi, Seigneur, vivre au pied de ta Croix..., le jour, la nuit, dans le travail, dans le repos, dans la prière, dans l'étude, dans les repas, dans le sommeil..., toujours..., toujours.

Comme le monde me semble lointain quand je pense à la Croix. Que la journée me semble brève quand je la passe avec Jésus sur le Calvaire. Que la souffrance est douce et tranquille lorsqu'on l'endure en compagnie de Jésus crucifié.

Il y a très peu de temps que je connais la douceur des chemins du Christ, mais c'est sur la Croix que j'ai toujours trouvé de la consolation. C'est sur la Croix que j'ai appris le peu que je sais. C'est sur la Croix que j'ai toujours fait mon oraison et mes méditations. En réalité, je ne connais pas de meilleur endroit, et je n'arrive pas à en trouver. Donc restons tranquille.

C'est pourquoi, Seigneur, en voyant la divine école de ta Croix, en voyant que c'est seulement sur le Calvaire, en accompagnant Marie, que je peux apprendre à être meilleur, à t'aimer, à m'oublier et à me mépriser, « ne permets pas que je sois séparé de toi. »

Que Dieu est bon avec moi. Cela, je ne sais vraiment pas l'exprimer. Il me retire de force du monde. Il m'envoie une croix et me rapproche de la sienne. Ainsi, je n'ai plus qu'à attendre, attendre avec foi, avec amour, attendre en étreignant sa Croix.

Ah ! La folie de la Croix, si seulement je l'avais ! Ah ! Si le monde savait quel trésor est la Croix, comme les hommes changeraient.

Ah ! Si du moins Dieu ne permettait pas que je l'offense ! Et je le fais toujours quand je m'éloigne de sa Croix. Comme je serais heureux alors.

C'est pourquoi, Seigneur, accroché à elle de toutes mes forces, unissant mes larmes à ton sang, et criant avec des gémissements et des hurlements, pensant devenir fou, fou de ta très sainte Croix... Écoute-moi, oh ! Seigneur ! Accueille favorablement ma requête et ne méprise pas mes supplications... Purifie avec l'eau de ton côté mes énormes péchés, mes fautes, mes ingratitude. Remplis mon cœur de ton sang divin, et apaise mon âme qui ne cesse de clamer : « Laisse-moi, Seigneur, vivre auprès de ta Croix, et ne permets pas que je m'en sépare. »

Vierge Marie, Mère des Douleurs ! Quand tu regarderas ton fils ensanglanté sur le Calvaire, laisse-moi recueillir humblement ton immense douleur, et laisse-moi, malgré mon indignité, essuyer tes larmes.